

LETTRE OUVERTE AUX RESPONSABLES DU CONCOURS RTBF LA COLLECTION/CANVAS COLLECTIE

LE CONCOURS RTBF LA COLLECTION/CANVAS COLLECTIE EN QUESTIONS OU L'ART DENATURE

7.900 candidats s'inscrivent avec enthousiasme au concours

Fin 2009 un appel est lancé sur les ondes à tous les artistes contemporains, professionnels ou amateurs, ces « génies en herbe » qui oeuvrent dans l'ombre et n'ont pas accès aux galeries onéreuses, réputées, pour se faire connaître. La participation au concours est gratuite. Son fonctionnement est démocratique : il fait miroiter l'espoir d'être présélectionné (1) puis sélectionné. Le prix : avoir une œuvre retenue parmi les 250 à 300 qui constitueront l'exposition « la collection RTBF ». Celle-ci sera ouverte au public du 6 mai au 6 juin dans ce lieu prestigieux : le Palais des Beaux-Arts. Seule condition rappelée dans chaque convocation : proposer maximum trois œuvres récentes (...) qui présentent une vision contemporaine avant tout évaluées sur leur contenu, leur force plastique, la position adoptée par l'artiste dans son travail, comment cette position se traduit dans la forme et le matériau, quelle relation est engagée avec le public et comment l'artiste se situe dans l'art contemporain »(2). Pour les présélections, les jurys composés de trois membres chacun, sont choisis par chaque direction de l'institution muséale concernée par province, afin de couvrir l'ensemble du pays. Ensuite un jury national établit la sélection finale.

Ce fut un vrai raz-de-marée : 7.900 candidats se sont inscrits avec enthousiasme, « artistes amateurs pour la plupart, hors catégories et en recherche d'identification », constate un responsable de la RTBF (2). Dans une société dominée par la consommation et les compétences scientifiques, c'était restituer à l'art sa vraie dignité et aux créateurs l'estime dont ils sont le plus souvent privés. Des émissions télévisées devaient pendant deux mois faire écho au concours et « sensibiliser le grand public aux différents courants de l'art contemporain »(2). Cette reconnaissance symbolique du travail artistique, qui donne souvent tout son sens à l'existence, a motivé le plus grand nombre.

Une conséquente et préjudiciable omission : les candidats n'ont pas été avertis des critères effectifs de sélection des jurys

Le désenchantement fut d'une violence psychologique souvent attentatoire à l'intégrité personnelle. Ce n'est pas leur échec qui désarçonnait les candidats mais l'incompréhension devant le jugement péremptoire invoqué pour refuser leurs œuvres en comparaison des œuvres (pré)sélectionnées ainsi qu'un sentiment de malaise ou d'indignation devant le manque de considération dont ils ont été victimes. J'ai recolté le témoignage de nombreux candidats d'abord au Wiels à Bruxelles où je me présentais ensuite au Mac's (Grand Hornu) où je me suis rendue afin de vérifier mes premières informations. Il m'importe moralement de dénoncer certains scénarii de présélections qui se sont déroulés dans les boxes des jurys, à l'abri des caméras de télévision.

Voici d'abord la litanie monocorde, répétitive des différents verdicts d'exclusion que j'ai pu répertorier, assés aussi brièvement et brutalement qu'un couperet : trop sensible, sentimental, émotionnel, expressif, percutant, harmonieux, spiritualiste, classique - copie de la réalité, figuratif - démodé, déjà-vu, d'une autre époque - pas assez abstrait- trop signifiant - trop référencé(style Picasso, Maillol, masques africains, ...) - trop décoratif (employé lorsque les couleurs sont vives et colorées) - scénographique - non abouti (même des professionnels avérés ont ainsi été tancés) - militant, politisé (évoquer Guernica de Picasso et vous êtes taxés de trotskyste).

Voici ensuite les constantes caractéristiques des œuvres présélectionnées que j'ai pu repérer dans les coulisses. Les personnages sont fissurés, morcelés ou déformés jusqu'à l'excès de laideur. Lorsque les œuvres sont réalisées dans des matériaux nobles comme l'argile, le bronze, l'acier, les couleurs à l'huile.... leur est préférée l'utilisation de matériel banal : cartons, papiers fripés, pliés, journaux, affiches de publicité, plastiques, cordages, clous, panneaux routiers, bobines de fil, bouchons, couleur sang de cochon, vêtements, ... Elles sont aussi élaborées à partir d'objets du quotidien détournés de leur fonction : pots de fleurs, cannettes, vélos, bétonneuse, bowling, moteur de voiture, machines et constructions inutilisables, touches noires de machine à écrire pour sculpter deux torsos et même des coquilles de moules pour réaliser une longue robe de soirée, ... Il s'agit de faire preuve «d'une nouvelle expérimentation ou d'une recherche originale de matériaux » en recourant aux conventions d'un art contemporain codifié, sous peine d'être éliminé.

De plus il a rarement eu lieu, ce dialogue souhaité par les organisateurs afin de « construire une nouvelle rencontre avec chaque participant, discuter, chercher les éléments constructifs, les mots justes, (...), ensuite argumenter et expliciter la décision»(2). Les jurys se sont transformés en tribunaux édictant l'artistiquement correct et les candidats en accusés parfois respectés, parfois éconduits, parfois blessés, parfois méprisés. La sentence « non-sélectionnée » interrompt brusquement une candidate qui balbutie « pourquoi ? » Celui que les deux autres ont présenté comme « le chef », sarcastique, sans délibérer, la toise « Je n'ai pas à me justifier, c'est subjectif et je suis « l'expert » ! » Comment ne pas être à la fois révolté et écoeuré lorsqu'un membre du jury lance (et cela s'est passé par deux fois) « vous êtes trop vieux pour encore arriver à quelque chose ! » Jeunisme et art contemporain se conjuguent-ils ? N'y a-t-il d'avenir que pour ces jeunes gens au look artistique qui déambulent dans les couloirs du concours? Ont-ils seul le droit d'être gagnant parce qu'ils peuvent encore faire carrière et ont suivi docilement des cours dans les Académies où leur ont été enseignées les règles d'un art contemporain conforme ? Une céramiste professionnelle présente des sculptures abstraites à la Giacometti d'une technique éprouvée et novatrice. Elle est accueillie avec une admiration emphatique par les trois membres du jury pour être finalement refusée parce que « ses œuvres ne correspondent pas aux critères de l'art contemporain » (appréciation qui elle aussi sera prononcée plusieurs fois). Abasourdie, elle a la présence d'esprit de demander « que considérez-vous alors comme de l'art contemporain ? » on lui rétorque « Allez voir une des plus fameuses installations de Félix Gonzalez-Torres ici, au premier étage du Wiels : des bonbons jonchent le sol que le spectateur est invité à déguster « participant ainsi – expérience paradoxale - en même temps à l'évolution et à la disparition de l'œuvre »(3). Lorsque j'ai été refusée, devant ma déception, un membre du jury proclame « ce n'est qu'un jeu, vous savez »(remarque qui elle aussi a été formulée plusieurs fois). Je me suis entendue, en colère, répondre : « C'est un jeu dangereux, vous blessez sans scrupules la part la plus intime de son être qu'un artiste a engagé dans sa création et vous dévoile ! » Éberlué, il est devenu rouge de confusion. Les membres du jury, assis derrière leur pupitre, drapés dans leur posture doctorale, acceptent difficilement d'être

remis en question. Mais c'est surtout à une sorte de haine de la culture que je me suis heurtée lorsque j'ai commenté le titre commun donné à mes deux sculptures bleues, en bronze, très sensuelles, qui en même temps, un regard serein vers le ciel, aspirent à un ailleurs : « l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il ». L'expression est de Walter Benjamin ; est-il interdit à un artiste d'avoir une formation philosophique ? Ensuite il a manifesté une ironie féroce lorsque j'ai confié « oser depuis peu les exposer, comme acte citoyen, pour qu'elles transmettent leur ferveur et leur élan vital en ces sombres temps que nous vivons ».

Il faut aussi reconnaître que de nombreux jurys se sont efforcés de faire part de leur décision en formulant aimablement critiques ou conseils. Parfois leur justesse a été appréciée. Parfois leur inadéquation a provoqué une acceptation de modestie teintée de malaise, un ressentiment retenu lié au sentiment diffus d'une certaine hypocrisie. Les candidats qui s'en sont sortis le plus indemnes sont ceux dont le talent a été sincèrement reconnu, qui ont été félicités et qui ont cependant été refusés « parce que le travail présenté ne répond pas aux critères qui ont été imposés aux jurys ». Commentaire également répété plusieurs fois).

L'incompréhension est levée ou plutôt elle se déplace. Si les œuvres, pour mériter d'être sélectionnées, devaient au préalable s'inscrire dans le cadre de normes et de conventions préétablies, pourquoi tous les jurys n'ont-ils pas été aussi clair. Pourquoi ont-ils laissé des refusés repartir dévalorisés, découragés, parfois prêts à l'abandon ? Et surtout pourquoi ne pas l'avoir consigné précisément dès le départ dans le Règlement du concours plutôt que de jouer sur la polysémie du terme « contemporain » ? De nombreux participants se seraient évité cette épreuve pénible et les jurys auraient économisé un temps considérable. Était-ce voulu ? Le but était-il de rassembler un nombre considérable d'artistes pour faire valoir l'initiative ? Ou bien y a-t-il une contradiction entre les responsables de la RTBF qui souhaitent, comme cela avait été annoncé, un concours largement ouvert à toutes les tendances artistiques actuelles et les directions des musées concernés ayant imposé aux jurys désignés par eux une conception unilatérale de l'art contemporain qu'ils font valoir dans les expositions qu'ils organisent ? En tout état de cause, les candidats refusés ont subi un préjudice moral important qui mérite au moins d'être clarifié.

L'exposition « la collection RTBF » a consacré une vision réductrice, normative, dogmatique et antihumaniste de l'art contemporain

Il paraît donc évident que, de l'aveu même des jurys, des consignes précises devaient être suivies, tant du point de vue du sujet que de la forme et du matériau. Puisqu'elles n'ont pas été explicitées, il reste à les déduire des verdicts répertoriés en regard des œuvres présentées actuellement au Palais des Beaux-Arts.

En ce qui concerne la forme et le matériau, je ne reviendrai pas sur les constats établis lors des présélections. Ils s'avèrent confirmés par les œuvres exposées.

C'est le contenu qu'il s'agit de cerner. L'art contemporain ne se définirait plus que sur le mode négatif comme rupture avec tout ce qui jusqu'à présent a fondé la nature de l'art. Effectivement de nombreuses œuvres sélectionnées mettent en scène cette déconstruction du sens en jouant sur un paradoxe, une contradiction, une absurdité, de façon humoristique ou macabre. Et dans cette perspective, l'art est avant tout cérébral : pensée qui prend des formes, distance critique, démythification intellectuelle.

Exemples : des amoureux dans un train se serrent la main, indifférents l'un à l'autre - un personnage gobe une balle de tennis jaune, l'autre une banane jaune - une tour de Babel de façades de maisons bruxelloises vides et sans toits. Une vidéo : l'énorme écran est entouré de deux cadavres de rapaces en chair et en os, suspendus. Sur fond de musique romantique, un pianiste en veste militaire, les doigts enchâssés dans les ailes de ces mêmes rapaces noirs qui deviennent vivants, rappelant les oiseaux d'Hitchcock, tapent violemment de leur bec acéré les touches du clavier, comme s'ils voulaient tuer toute beauté musicale, ...

Autre façon de manifester cette rupture : les œuvres s'affirment par la vacuité, l'insignifiance ou la banalité de leur contenu. Le plus souvent, elles présentent « des objets réduits à eux-mêmes dans leur triomphale autonomie, barrant les affects, « orgueil du signe à n'être que lui-même », en entassements, en compressions, en prélèvements, en vertiges de l'indéfiniment reproductible. Revendiquant une anesthésie des sens, elles sont surmatérialisées au lieu d'être dématérialisées par leur force d'appartenance transpersonnelle »(4). Parfois, au contraire, elles mettent l'accent sur le caractère irréel, sans poids, d'objets ou de personnages en voie d'effacement et de disparition.

Exemples : dès l'entrée, un tas de cendres (intitulé charnier), une montagne de cannettes de couleurs variées par terre et un tableau de cannettes écrasées, un amas de jouets d'enfants collés ensemble – une photo de très petites tasses et assiettes blanches rangées autrement dans des casiers en répétition qui forment une longue étagère en bois - un gant de boxe rouge géant - un petit maillot rouge vif d'enfant, étiré, stylisé, suspendu horizontalement à un énorme portemanteau blanc cru - une bétonneuse vide tournant bruyamment sur elle-même, surmontée de deux roues inutiles reliées par une barre de fer - un petit crayon minuscule à deux bouts rouge et bleu - que de petites ou grandes photos aux motifs interminablement reproduits, presque semblables, de grandeurs parfois très différentes.

À partir de ces procédés devenus « classiques » et « déjà-vus » dans l'art contemporain ont été créées de véritables œuvres qui touchent à la beauté ou nous bouleversent en profondeur : la Tour gothique de Wim Delvoye actuellement au Musée Rodin, l'exposition récente de Jean Fabre au Louvre et de Boltansky au Grand Palais pour ne citer qu'eux. Mais les jurys semblent avoir tenu compte de la conformité formelle des œuvres indépendamment de leur qualité intrinsèque et de la « force plastique » que certaines œuvres, non conformes, dégageaient.

La deuxième tendance regroupe des œuvres plus réalistes dans leur présentation, dont émane une atmosphère identique : des peintures, photos, gravures de visages, personnes, lieux, paysages, bâtiments, ... où prédominent un investissement hypnotique de la pulsion de mort, un culte du morbide, une répétition compulsive et prégnante d'une sensation de vide, au mieux une froideur ou une immobilité inhabitées. La moindre étincelle d'humanité en est absente. L'accumulation de ces œuvres est oppressante.

Exemples : des têtes de mort, des squelettes au milieu de jouets d'enfants. Des regards ternes, sans intériorité, qui ne cherchent pas la rencontre avec l'autre. Une complaisance à nous montrer soit des enfants, sans enfance, sans insouciance, aux corps livides, ou boutonneux, soit des vieillards au seuil de la mort, réduits à leurs intérieurs et à leurs vêtements qui sentent le vieux, dont le corps parfois disparaît déjà du décor. Ils ne laissent rien derrière eux, ni mémoire, ni histoire. Notre sensorialité n'est sollicitée que pour créer une répulsion culpabilisante en particulier devant ce baiser sans intimité d'un mari à son épouse toute ratatinée, l'air absent, peut-être atteinte de la maladie d'Alzheimer. Et entre la naissance et la mort, rien d'autre ne se passe. Le vide... « Exploiter le vide sous toutes ses

formes pour répondre au vide du monde !»(5) Une immense toile d'un visage d'homme, absent, blafard. Trois femmes –poupées presque nues, au sourire artificiel, dont le corps d'une blancheur frigide repousse tout désir. Des couples indifférents. Des familles pétrifiées. Des femmes seules recroquevillées ou couchées sur le sol qui incarnent la dépression. Une jeune femme exsangue saigne, blessée à la tempe par un coq à la peau blafarde, allongé sur son épaule; elle sollicite sous ses paupières plissées, notre voyeurisme complice. Un bébé inerte dans les bras de son père indifférent. Brusquement au pied d'un escalier du musée, un vélo renversé d'enfant ...une fraction de seconde d'absence et d'angoisse « quoi, un accident, l'enfant, mon enfant est-il blessé ou mort ? » – Non, c'est une œuvre d'art contemporain sélectionnée ! Et ces couleurs toujours si grises ou grinçantes. Une dizaine de peintures seulement aux couleurs vives ou douces, aux formes abstraites sereines ou harmonieuses, répit salutaire, ont échappé à ce parti pris mortifère. Se succèdent ensuite des appartements modernes trop propres et des salons d'ambassades trop bien rangés, tous désertés de leurs occupants. Et puis soudain ... ce havre d'humanité chaleureuse ... trois immenses photos qui s'étendent en longueur sur quelques mètres, prises dans un pays pauvre d'Afrique. Prenons-en une. La convention est respectée : une succession de petites maisons basses, décrépites, colorées, toutes presque semblables, collées les unes aux autres, forment une longue rue. Les portes et les fenêtres sont ouvertes sur des sourires spontanés. Les habitants, des familles trop nombreuses pour de si modestes logements, sont chacune sur leur seuil. Tous regardent l'objectif, prêts pour la photo, tous ont des nuances d'expressions joyeuses différentes, malgré la misère. Au même emplacement, trois photos en noir et blanc celles-là, de visages de vieillards éthiopiens. Leur sagesse acquise au fil des âges est inscrite dans leurs rides creusées et leur regard lumineux se pose sur nous avec une poignante douceur. Est-ce de l'art ? Je ne sais pas. Mais c'est la vie qui fait irruption au centre de l'exposition, dont la présence renforce le caractère morbide de l'ensemble envoûtant des images. Puis nous retrouvons un paysage désertique envahi d'énormes cactus épineux, sans trace de vie. Trois dessins de tsunamis sans vivants. Des habitations délabrées, en ruine. Une maison inhabitée, parfaitement carrée, sans porte ni fenêtres. Deux murs de brique entre lesquels s'ouvre un espace où à l'infini rien ne se passe.

Ces exemples sont révélateurs du climat noir et pesant qui contamine le visiteur tout au long de son parcours. Pourquoi avoir rejeté les œuvres qui exprimaient d'autres états d'âme allant de la tristesse à la joie, qui animaient certaines œuvres émouvantes, refusées. J'ai eu l'occasion de les admirer au cours de ce modeste reportage. S'en tenir à l'exposition pourrait conduire à la conclusion que les artistes « contemporains » reflètent l'état d'esprit d'une civilisation finissante, ils ne peuvent qu'être inhibés par la désespérance et le fatalisme. Pourquoi avoir élagué les œuvres porteuses d'énergie positive qui nourrissent nos rêves, nos utopies et nos aspirations à changer le monde ?

Une immense toile noire sur laquelle se détache un enfant revêtu jusqu'au pied d'une chemise blanche. Sa bouche est largement ouverte sur une béance noire. Il est incapable de proférer le moindre cri, la moindre parole. Il ne peut grandir, rivé à ce blocage autiste. A lui tout seul il symbolise le concept de l'exposition, ou plutôt son refoulé : l'émotion liée à la peur de la mort et au désir de vivre, qui est le propre de la condition humaine, partout retenue, étouffée. Qu'il crie sa souffrance et sa révolte, qu'il la rende vivante, comme dans la toile de Munch « Le cri ». Qu'il la transforme en hymne à la joie. « L'art est célébration de la vie et de la mort »(Jan Fabre).

Ces deux tendances retenues par les jurys comme contenu normatif définissant l'art contemporain, d'une part déconstruction et évidence du non-sens, d'autre part évidence du

vide , bloquent la fonction symbolique de l'art dans notre culture et interdisent de puiser inspiration et intensité dans la métamorphose alchimique des formes et des couleurs. Or « l'art n'est rien s'il n'est animé d'un souffle transformateur et transporteur »(4). C'est paradoxalement ce que sont venus affirmer certains artistes belges reconnus, interpellés dans la première émission du 9 mai sur la Deux « Qu'est-ce que l'art contemporain ». réalisées avant le concours.

Sous couvert d'expertise en art contemporain, en totale bonne conscience, à travers ses choix, le jury national a défendu une conception nihiliste et défaitiste de l'existence qui érode tout idéal de vie et sape un volonté d'engagement dans la vie relationnelle et sociale. Il a reconnu le statut d'artiste contemporain à ceux qui, « oublieux de leurs pouvoirs et de leurs devoirs, se sont soustraits à leurs responsabilités par rapport à leurs contemporains! »(5) La démission des responsables de la sélection est non seulement esthétique, mais aussi morale et politique !

Et c'est à cette perversion de l'art que le service public qu'est la RTBF a l'intention d'initier le grand public ! Sans distance critique ? En faisant triompher les « experts » et en aidant les galeristes en vogue à lancer de nouveaux artistes? Veux-elle contribuer à diffuser une pensée unique en art sans tenir compte de l'expérience récente, nouvelle version de Millgram qui en appelle à la liberté de conscience et de pensée des auditeurs et des animateurs de télévision ?

Le pluralisme artistique est une exigence démocratique

Comment restaurer une image plus objective des différentes tendances de l'art contemporain ? Comment rendre justice aux exclus, car j'ai pu voir des œuvres originales de grande beauté et sensibilité? Rassembler ceux-ci autour d'un Manifeste? Organiser un vrai « Salon des refusés »? Avec quels moyens, quels soutiens, dans quel lieu, selon quelle procédure?

Dans les émissions sur ARTE Belgique qui ont suivi chacune des présélections en avril, ceux qui ont eu l'audace de marquer leur désaccord n'ont pas été interviewés. Peut-on au moins souhaiter qu'à l'occasion de la soirée finale du concours le 30 mai, qui sera diffusée sur la Deux, les journalistes de la RTBF et les médias ouvriront un véritable débat argumenté ?

Dans une société démocratique digne de ce nom, lors d'un événement aussi mobilisateur organisé dans l'espace public par nos représentants politiques et culturels, le pluralisme artistique devrait être respecté comme un droit fondamental au même titre que le pluralisme des opinions et des convictions.

Cathy Legros
Philosophie (ULB)
Sculpteur
e-mail : cathy.legros@skynet.be

(1) www.rtbfla.collection.be (cliquez sur galerie, vous y trouverez les photos des œuvres présélectionnées et sélectionnées avec leur auteur)

(2) Conférence de presse du 18 mars au Wiels, reprise sur le site ci-dessus. Il est étonnant que ces critères d'évaluation stipulés en ces termes n'ont pas été consignés en tête du Règlement du concours envoyé à tous les candidats.

(3) un Vif l'Express du mois d'avril (page culture)

(4) Pierre Stercks, Impasses et impostures en art contemporain, Anabet éditions, Paris, 2008.

(5) Jean Clair, La responsabilité de l'artiste, Editions Gallimard, 1997.

Ces deux ouvrages percutants sont venus conforter et étayer cette critique.